

t-il en riant, si la statue du vieux sir Rowland, qui se trouve dans la grande salle, était descendue de son piédestal pour me parler.

— Des jeunes chevaux ! répétèrent quelques domestiques.

— Et qui plus est, continua le vieillard, il me pria d'en dresser un pour miss Ellen ! Ce fut un jour heureux pour notre maître et pour nous tous, que celui qui amena cette belle jeune fille au vieux manoir !

— Elle répand la clarté partout sur son passage, dit une grande femme à la sombre figure, dont le costume oriental et les lourds procelets d'or indiquaient une Indienne. Dans l'Inde, ajouta-t-il fièrement, elle était la lumière de la maison de son père.

Celle qui venait de parler était l'ayah ou la nourrice d'Ellen, qu'elle avait suivie en Angleterre. Dans son affection pour l'objet de ses soins, elle était jalouse même de l'amour qui l'entourait. Une sorte de guerre muette avait déjà commencé entre elle et la digne mistress Jarmy, la gouvernante; chacune d'elles regardait comme son privilège de servir exclusivement la jeune demoiselle. Jarmy alléguait qu'elle avait élevé sa mère et sa mère et sa grand-mère, et toutes les dames de la famille Mowhray pendant trois générations; Zarah, la pourrice que sa jeune maîtresse était accoutumée, depuis sa naissance, à n'être servie que par elle.

Au bout d'un mois, Dick martin put avoir suffisamment rompu un des jeunes chevaux pour qu'Ellen le pût monter; le pauvre homme ne savait pas que, dans l'Inde, elle avait coutume de prendre l'air en palanquin ou en voiture, rarement à cheval.

— Quel superbe animal ! s'écria la jeune fille ravie en caressant la luisante encolure de la jument pur-sang que le vieux piqueur tenait par la bride devant le portique de la maison. Cher oncle, ajouta-t-elle en se tournant vers le baronnet avec un de ses radieux sourires, comment vous remercier d'un si beau présent ?

— Votre plaisir est un remerciement suffisant, répondit sir William. Martin, vous êtes sûr que la jument est assez rompue ?

— Oui, sir William, dit le piqueur d'un air de satisfaction; un enfant la pourrait monter.

Rassuré par cette réponse, le baronnet aida sa nièce à se mettre en selle, et, après lui avoir à diverses reprises recommandé d'être prudente, il donna le signal du départ.

La jument ne démentit pas d'abord la promesse du vieux Martin. Il était impossible de voir un allure plus douce que la sienne; elle trottait et aubainait si paisiblement que, à la demande d'Ellen, il lâcha la bride. Ils étaient arrivés alors à l'entrée du parc. En les voyant galoper le long de l'avenue, la vieille femme qui gardait la loge s'imagina naturellement qu'ils voulaient se promener dans le village, et elle ouvrit les portes.

— Fermez-les ! s'écria Martin; car il se rappela avec terreur que son élève et la jument n'avaient jamais franchi les limites du parc.

— La suite au prochain numéro.

AVENTURES TRAGIQUES

D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET

Pièce satirique arrangée

Par LAURENT

(Voir à partir du n° 9)

NICAISE.—Et quel jour arrive Corniquet ?

TROUILLOTTE.—Demain. Il faut d'ici là que je me dépêche d'acheter un perchoir.

NICAISE.—Un perchoir ? Pour l'avocat ?

TROUILLOTTE.—Non, imbécile, pour le perroquet.

NICAISE.—Vous attendez un perroquet ?

TROUILLOTTE.—Par le même train.

NICAISE.—Et qu'allez-vous faire du perroquet ?

TROUILLOTTE.—Des expériences sur l'origine du langage. Je lui donnerai des idées générales.

NICAISE.—Et comment ?

TROUILLOTTE.—Parce que les idées générales d'après nous, ne sont que des mots : donc on peut les apprendre à un perroquet ? Et quand nous aurons donné des idées générales aux bêtes, nous aurons comblé l'intervalle entre l'homme et les autres animaux, ce qui me paraît devoir être le terme du progrès de la pensée.

NICAISE.—Mais Joecko sera jaloux du perroquet ?

TROUILLOTTE.—Tant mieux ; il se piquera d'émulation ! Mais tu me rappelles qu'il m'attend pour sa première leçon.

NICAISE.—Une leçon ! Mais vous me disiez tout à l'heure que c'était un déjeuner.

TROUILLOTTE.—Eh bien oui ! c'est la même chose..... pour un singe.

NICAISE.—Comment ?

TROUILLOTTE.—Tu ne le vois pas ?

NICAISE.—Nullement.

TROUILLOTTE.—Je vais te l'expliquer. Tu saura donc que toute la différence entre l'homme, au point de vue intellectuel, vient de la différence du régime alimentaire.

NICAISE (étonné).—Ah ! vraiment !

TROUILLOTTE.—Ainsi Moleschott nous dit que le régime des pommes de terre engourdit l'intelligence, tandis que le régime des haricots réveille la pensée et lui donne de l'éclat.

NICAISE.—Je n'ai jamais cru que les haricots eussent tant de vert.

TROUILLOTTE.—C'est pourtant l'avis de Moleschott, et cela tient à ce que les haricots renferment beaucoup de phosphore; or, la pensée, mon cher Nicaise, n'est pas autre chose que du phosphore.

NICAISE.—Que c'est beau la science, monsieur ? On n'enseignait pas ces belles choses chez les frères !... et alors la liberté de la pensée n'est que la liberté du phosphore ?

TROUILLOTTE.—Parfaitement. Et voilà pourquoi on dit : "les lumières de la pensée."

NICAISE.—Alors, vous allez nourrir votre singe de haricots ?